

Vacances d'été

Hiromi Kawakami

Je cueillais des poires dans le verger de M. Harada quand quelque chose de petit se faufila en courant entre mes pieds.

« Tiens, les v'là ! » dit M. Harada, et je me rendis ainsi compte de leur présence. Il y en avait trois. Ils avaient un pelage blanc.

« On en voit apparaître de temps en temps », dit-il avant de poser par terre une poire abimée qui n'était pas bonne pour l'expédition. Deux des trois s'en approchèrent et mordirent dedans. Ils faisaient l'un comme l'autre à peu près deux fois la taille de la poire. Ils se mirent à la croquer à belles dents. Le troisième, en revanche, restait là sans bouger.

« Tiens ! » dit M. Harada en cueillant une poire directement de l'arbre et en la posant devant le troisième. Celui-ci resta quand même immobile. Il tremblait.

Peu après, M. Harada partit chercher les caisses pour l'expédition. Alors que je triais les poires, je vis que les deux qui avaient croqué dans la poire abimée lui avaient déjà fait un sort et s'attaquaient maintenant à celle que M. Harada avait cueillie de l'arbre. Le troisième, lui, tremblait encore. Il n'osait pas bouger.

« Ce qu'il est nul, celui-là ! », dit une voix, me faisant sursauter. La voix venait d'un des deux qui grignotaient avec entrain.

« Ce qu'il est nul ! » « Il est trop nul. » « Mais elles sont bonnes ces poires ! » « Mais elles sont grosses ces poires ! ».

Voilà le genre de choses qu'il disait de sa voix haut perchée.

Comme M. Harada venait de retourner en portant des caisses, je le questionnai un peu.

« On en voit parfois. Je ne sais pas trop ce que c'est, mais apparemment ça va de pair avec les poires. Ils vont bientôt disparaître, alors vous n'avez qu'à les laisser faire », me répondit-il.

Je lui fis remarquer qu'ils parlaient et il hocha la tête d'un air ennuyé.

« Oui, ils parlent, mais c'est tout », dit-il, avant de se mettre à ranger les poires triées dans les caisses.

Une fois la journée de travail terminée, je pris un des trois qui traînaient encore entre mes pieds et le déposai dans le creux de ma main. Il était chaud. Je sentais comme si ma paume fatiguée s'étirait sous son poids. Je demandai si je pouvais les ramener à la maison et M. Harada me regarda en faisant des yeux ronds.

« Mais qu'est-ce que vous allez en faire ? »

Rien en particulier, c'était juste une idée comme ça. Quand je lui répondis, M. Harada haussa les épaules, mais ne dit rien de plus. Je pris celui qui ne voulait pas manger de poires entre mes mains et marchai jusqu'à ma chambre. Les deux autres nous suivirent en sautillant.

Comme ils ne voulaient pas les restes du dîner que je leur avais proposés, je leur redonnai des poires. Ils se jetèrent dessus avec enthousiasme. Ils les mangeaient directement avec la peau. Cette fois-ci, le troisième croqua aussi dans une poire. Tous les trois se mirent à ronger les poires à une vitesse extraordinaire. En un rien de temps, six poires avaient été entièrement dévorées.

« Des poires ! » « Encore des poires ! » « Encore, encore ! »

Comme les deux pleins d'énergie faisaient du chahut, je sortis encore plus de poires. Celui qui était timide ne voulait plus manger. Tout en regardant les autres déchiqueter les poires, je m'appliquai un cataplasme sur le dos. Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis que j'avais commencé à travailler dans le verger de M. Harada.

Depuis quelque temps, quelque chose s'était mis à se décaler à la nuit tombée. De quoi s'agissait-il ? J'avais l'impression que c'était le temps qui se mettait à se décaler, mais j'avais aussi l'impression que c'était l'air, ou encore les sons, qui se mettaient à se décaler ; peut-être que tout se mettait à se décaler en même temps. C'est ce qui m'avait décidé à demander de pouvoir travailler au verger pendant la journée.

Je tendis la main et ce fut le timide qui y grimpa. Il monta jusqu'à mon épaule et me toucha la nuque. Il me toucha avec ses petites pattes blanches et poilues. Ce faisant, il se mit à parler :

« Je suis nul, tu sais. » Je sentais son haleine sur ma nuque.

« Il y a plein de trucs qui vont pas avec moi », dit-il en se faisant tout petit.

Mais, qu'est-ce qui ne va pas ? Quand je le lui demandai, il se mit à m'expliquer un tas de choses. Une fois lancé, il était étonnamment bavard :

« Ce qui va pas, tu vois, c'est que si je mange des poires il n'y en aura plus. » « Ce qui va pas, c'est que quand je bouge, je diminue » « Ce qui va pas, c'est qu'à un moment il commence à faire tout noir. » « Ce qui va pas non plus, c'est qu'après un temps il recommence à faire clair. » « Ce qui va pas, c'est que l'endroit change, que j'entre ou que je sorte. »

Il expliqua ces différents soucis avec beaucoup d'ardeur.

Les deux qui étaient pleins d'énergie avaient mangé toutes les poires supplémentaires, sans

en laisser une miette, et s'étaient allongés par terre, sur le dos. Après un moment, ils commencèrent à ronfler bruyamment. Je demandai à celui qui était encore éveillé s'il n'avait pas sommeil et il secoua la tête.

« Je peux rester éveillé ici ? Je peux rester éveillé ici tout le temps ? » me demanda-t-il. Je lui répondis que oui, bien sûr, alors il descendit de mon épaule et s'assit bien sagement sur la table. Il m'observa pendant que je débarrassais la table.

Quand je regardai après avoir terminé la vaisselle, il était endormi. Il ronflait en faisant beaucoup plus de bruit que les deux autres et dormait profondément.

Le lendemain matin, alors que je me préparai pour aller au verger, les trois coururent vers l'entrée. On avait l'impression qu'il allait faire chaud aujourd'hui. Quand j'ouvris la porte d'entrée, ils se précipitèrent dehors, chacun voulant passer devant l'autre. Lorsqu'ils étaient tous les trois ensemble comme là, on ne pouvait pas distinguer lequel était le timide. Je marchai jusqu'au verger tout en essuyant la sueur de mon front. Les trois me suivirent en passant tantôt devant, tantôt derrière mes jambes. Ils bavardaient de leurs petites voix aiguës, mais je n'arrivais pas vraiment à entendre ce qu'ils se racontaient.

Je cueillis des poires toute la journée. M. Harada arriva dans l'après-midi pour traiter les poiriers. Pendant le traitement, les trois grimpèrent sur le tronc d'un poirier et observèrent ses gestes avec attention.

« Alors comment ç'a été ? » me demanda-t-il.

« Vous les avez ramenés à la maison, et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé avec eux ? »

Ils ont juste mangé des poires et dormi, c'est tout. Quand je lui dis cela, il rit.

« Vous devriez les laisser ici aujourd'hui », dit-il, mais aussitôt les trois se mirent à crier et à chahuter.

« Nan ! » « Nan, nan ! » « On rentre ! » « On rentre à la maison ! » « On dort à la maison ! »

Il rit encore une fois.

« Eh bien, on dirait qu'ils vous ont carrément adopté ! », dit-il en pulvérisant le produit au sol par l'embout en laiton fixé à son tuyau. Le chant des cigales était assourdissant. Il épongea sa sueur avec la serviette qu'il avait autour du cou.

Je pensais lui demander ce que ces trois pouvaient bien être, mais j'hésitai à poser la question devant eux. Une fois le traitement terminé, M. Harada se passa la tête sous le robinet d'eau froide. Il puisa à plusieurs reprises de l'eau avec ses mains et but à grandes gorgées. Le

soir allait bientôt tomber. Des chauves-souris voletaient au ras du sol. Les trois se mirent à crier des choses incompréhensibles à l'attention des chauves-souris. Ils trépignaient de colère.

Quand le travail fut terminé, M. Harada me donna plus de poires qu'à l'accoutumée. Il me donna aussi du maïs et des aubergines en me conseillant d'en manger également.

Je retournai dans ma chambre et donnai les poires aux trois. Je cuisis le maïs que j'avais reçu de M. Harada et leur en donnai pour voir, mais ils ne voulaient rien à part les poires. Les deux qui étaient pleins d'énergie semblaient plus à l'aise qu'hier ; ils grimpaient sur les étagères en courant ou prenaient le combiné du téléphone pour le mettre à l'oreille, mais à la fin, ils s'endormirent sur le sol en un clin d'œil. Le timide, lui, était assis sur le bureau, les yeux grands ouverts.

Je lui dis qu'il avait passablement ronflé hier soir et il fit une mine renfrognée.

« Ne dis pas ça, c'est gênant ! » « Assez parlé de mes ronflements ! » « C'est bon ! »

Il s'énervait sans cesse en déclarant que ça suffisait. Cela commençait à m'agacer un peu. Avec la nuit qui s'avancait, la sensation de décalage fit son apparition. Alors que je dormais mieux depuis que j'avais commencé à travailler au verger, l'arrivée des trois avait dû me causer une certaine excitation, car je n'arrivais plus à dormir et j'avais le sentiment qu'un décalage plus terrible que d'habitude s'approchait. C'était mauvais signe ; je tentai de m'occuper en faisant, par exemple, briller les couverts, mais je compris que je n'allais pas réussir à y échapper. Je sortis de la maison et décidai de marcher jusqu'au verger.

Je ressentis derrière moi la présence de celui qui était encore éveillé. Avec l'obscurité et le décalage, je n'étais pas sûr qu'il était réellement avec moi. Je marchai rapidement. L'air, qui avait conservé la chaleur de la journée, était encore tiède. Dans la nuit, c'était comme si plusieurs de mes ombres venaient se superposer.

Arrivé au verger, je commençai à creuser le sol. Une fois habitué à l'obscurité, je vis clairement qu'il était là. Le clair de lune illuminait son pelage blanc. À chaque coup de bêche, il sursautait et se recroquevillait sur lui-même.

Han ! Je creusai la terre avec force. *Han ! han !* Je creusai avec force.

« Pourquoi tu creuses autant ? » me demanda-t-il après un moment. Comme je continuais à creuser sans rien répondre, il me posa la même question encore une fois. Je me taisais, alors il demanda encore et encore. Il me demanda tellement de fois que je finis par lui crier de fichier le camp.

Il forma un « ah » avec la bouche et leva les yeux vers moi, puis il se retourna et disparut

dans la nuit.

Il ne revint ni le lendemain ni le surlendemain. Au verger, je travaillai avec plus d'ardeur que d'habitude. Les deux qui restaient passèrent leurs journées à courir dans tous les sens entre les poiriers. Une fois le soleil couché et le travail terminé, je retournai dans ma chambre avec eux. Ils mangèrent comme d'habitude une montagne de poires. Quand je leur demandai comment pouvait bien aller l'autre, ils me répondirent avec insouciance : « Alors ça. » « Va savoir. » « Il finira bien par rentrer. » « Il va rentrer, il va rentrer. »

« Il pleure peut-être quelque part. » « Il pleure peut-être. »

Trois jours passèrent, puis quatre, mais il n'était toujours pas rentré. Comme je travaillais avec de plus en plus de zèle, M. Harada augmenta mon salaire journalier.

Il m'augmenta de mille yens par jour en me disant « vous pouvez y aller un peu plus doucement. Les plantes ne poussent qu'à une certaine vitesse, vous savez. »

« Au fait, j'y pense, il n'y en a plus que deux maintenant ? » demanda M. Harada, alors je baissai les yeux. Je vis alors les deux qui étaient pleins d'énergie courant dans tous les sens. M. Harada ne posa pas d'autre question.

« Et si vous preniez un petit jour de congé ? »

Je n'ai pas besoin de me reposer, et puis si je ne travaille pas, je n'aurai plus accès aux poires. Quand je lui répondis, M. Harada dit en riant : « on croirait que vous êtes carrément leur tuteur ! » Les deux couraient dans tous les sens à une vitesse folle.

Je me réveillai tout à coup au milieu de la nuit. Je ressentais une oppression au niveau de la poitrine. Les rayons de la lune brillaient à travers les rideaux entrouverts. Les deux dormaient allongés sur le sol. Le contour des objets dans la pièce était étrangement net. L'abat-jour de la lampe, le panier rempli de poires, la bouteille vide sur le bureau semblaient s'être réduits à des silhouettes. La sensation de poids au niveau de la poitrine était atroce.

En voulant poser ma main dans la région du cœur, je touchai quelque chose. Je me levai d'un bond ; ce qui ressemblait à celui qui avait disparu descendit de ma poitrine en sautant.

Je poussai une exclamation de surprise ; lui se blottit contre un oreiller.

« Je suis là. » « Je suis rentré. » « Tu es fâché ? » « Tu es encore fâché ? »

Je le soulevai doucement et caressai de la joue son petit visage. Il se laissait faire docilement. Ses petits poils blancs me chatouillaient le visage.

« Alors tu n'es pas fâché, hein ? » « Ouf ! » « Excuse-moi. » « Excuse-moi. »

Il répéta ses excuses encore plusieurs fois. Quand je lui répondis que je n'étais pas du tout fâché, il me tapota la joue de ses petits doigts qui avaient la taille d'une feuille de mouron des oiseaux. Quand je lui demandai pardon moi aussi, il tapota un peu plus fort.

« J'étais un peu triste, tu sais. » « J'ai pleuré un peu, tu sais. »

Tout en parlant, il tambourinait sur ma joue. Se laissant aller, il tapa de plus en plus fort, jusqu'à ne plus se retenir. Quand je lui dis que ça faisait mal, il s'arrêta et chuchota.

« J'ai faim ! » « Tu me donnes une poire ? » « Une poire ! » « Une poire ! »

Je pointai du doigt le panier aux poires ; il s'y agrippa d'un bond et se mit à dévorer les poires avec entrain.

Le mois d'août touchait à son terme lorsque M. Harada entama la conversation d'un « je crois qu'on arrive au bout ».

« C'est la fin de la pleine saison et je pourrai bientôt me débrouiller seul. Il y a encore un peu de temps jusqu'à la saison des fraises. »

M. Harada était adossé au tronc d'un poirier et tira une bouffée de sa cigarette. Il regardait les trois qui couraient dans tous les sens d'un air attendri.

« Je me demande bien s'ils seront encore en vie d'ici là », dit-il. Je relevais brusquement la tête comme si l'on venait de me gifler et lui de son côté me regarda d'un air étonné.

« Comment, je ne vous en avais pas parlé ? Une fois que la saison des poires est terminée, ceux-là, ils disparaissent. »

Bien que l'on fût en pleine journée, j'eus l'impression de me décaler. C'était comme si un autre moi, de taille identique, allait sauter à l'improviste hors de celui qui était debout là et s'en aller, comme ça, quelque part ailleurs.

« Enfin, je vous avais bien dit que c'était un peu comme des insectes. Vous n'avez pas élevé de scarabée rhinocéros quand vous étiez enfant ? Ils meurent à la fin de l'été, n'est-ce pas ? Eh bien, là, c'est pareil. »

Tout en écrasant son mégot au rebord d'une canette vide, M. Harada fila un léger coup de pied à celui qui courait par là. Celui-ci encaissa le coup et rebondit en l'air, comme un ballon. Il semblait avoir trouvé cela amusant et se mit à rebondir de lui-même. Les deux autres se mirent à l'imiter en rebondissant aussi.

« C'est pas la peine de vous en faire, c'est comme ça », dit M. Harada avant de sortir une

dizaine de poires particulièrement grosses et juteuses de la caisse destinée à l'expédition et de me les tendre.

« Je vous les donne. Revenez m'aider une prochaine fois si le cœur vous en dit. Ça m'a bien rendu service. »

Je reçus ma dernière paie et rentrai. Une fois de retour dans la chambre, j'ouvris l'enveloppe et constatai qu'elle contenait trois mille yens de plus que d'habitude. Je posai les poires sur le sol et les trois vinrent s'y attrouper en courant. Ils mangèrent goulûment les poires, faisant gicler du jus sur leur pelage.

Cette nuit-là, un décalage violent se produisit. Ce ne fut pas un de ces décalages habituels qui étaient presque imperceptibles, mais un décalage terrible comme celui que j'avais ressenti pendant la journée chez M. Harada. Ce n'était pas une sensation de décalage de l'air ou de l'axe de rotation de la Terre, mais le genre de décalage qui voit le corps tout entier se détacher d'un bloc.

Une fois détaché, je me retrouvai debout à côté de moi-même. Les trois sautillaient autour de mon corps endormi. Alors que c'étaient les mêmes qui, tôt dans la soirée, s'étaient endormis en ronflant, maintenant, au beau milieu de la nuit, ils sautillaient pleins d'énergie.

« On y va ! » « Allez, allez ! » « Au verger ! » « Au verger, au verger ! »

Ils répétaient ces mots l'un après l'autre tout en secouant mon corps étendu là.

Je suis déjà sorti, je suis debout ici ! Je les appelai et ils me regardèrent tous les trois en même temps.

« Ah, oui, tu es sorti. » « Tu es sorti, tu es sorti. » « On y va ! » « Allez, allez ! »

Ils grimpèrent sur ma jambe tous les trois en même temps. Ils pointèrent la porte du doigt. Laisant là mon corps endormi, je pris les trois sur mes épaules et sortis de la maison. L'air estival s'écoulait lourdement et avec lenteur le long de mon corps. Les poiriers se dressaient dans la nuit à intervalle régulier.

« On y va ! » « On y va ! » « Vite, vite ! »

Les deux qui étaient pleins d'énergie sautèrent par terre en même temps. Ils grimpèrent à toute vitesse sur un poirier, se perchèrent à la plus haute branche, et ne bougèrent plus. Le timide, lui, resta assis sur mon épaule. Je lui demandai s'il ne voulait pas y aller, mais il secoua la tête.

« Moi je peux pas. » « J'ai peur ! » « J'ai peur. » « Non. »

Les deux qui étaient perchés sur l'arbre se mirent à grignoter la poire *kimamori*, ce fruit qu'on laisse sur l'arbre pour protéger celui-ci dans l'espoir que la prochaine récolte sera d'autant meilleure. Ils ne s'empiffraient pas comme d'habitude, ils grignotaient calmement la poire en la savourant. Je me tournai vers celui qui était resté sur mon épaule et lui demandai encore une fois s'il ne voulait pas y aller.

« Non. » « Moi, je peux pas. » « Ça va pas si je finis par ne plus être moi ! »

Je lui dis que si ça n'allait pas, on pouvait retourner dans la chambre, mais il se tut.

Je lui demandais s'il ne voulait pas plutôt rentrer. Cette fois-ci, il secoua la tête.

Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Pas de réponse. Les deux qui étaient pleins d'énergie s'étaient bien rassasiés de la poire *kimamori*. Immobiles sur le tronc de l'arbre, ils donnaient l'impression que des bosses blanches s'étaient formées sur le poirier.

Mon corps était léger. Il était même devenu encore plus léger que tout à l'heure. J'avais l'impression qu'à la moindre inattention, j'allais être entraîné vers un endroit inconnu d'où je ne pourrais plus jamais revenir, comme lorsqu'on se retrouve aspiré dans le vide. Celui qui était sur mon épaule tremblait. Il tremblait comme la première fois que je l'avais vu. La partie du corps dans laquelle se transmettait son tremblement s'était réchauffée et se détendait. Des épaules jusqu'aux pieds, en passant par la poitrine, le ventre et les bras, mon corps commençait progressivement à se détendre. C'était comme si je prenais un bain chaud.

« Viens avec moi jusqu'à l'arbre du fond. »

Comme il me le demandait, je m'y rendis en le gardant sur mon épaule. Après une légère hésitation, il sauta depuis mon épaule sur le tronc et se mit à manger la poire *kimamori* à toute vitesse. Il dévorait la poire avec empressement, comme s'il essayait de rattraper les deux autres qui l'avaient précédé. Comme à son habitude, il mangea en donnant l'air de ne réfléchir à rien.

« Ça va toujours pas, tu sais », dit-il en se tournant vers moi après avoir fini de manger.

Si ça n'allait pas, commençai-je encore une fois, avant de m'interrompre. Pour moi non plus, ça n'allait pas. Je n'étais pas en position de dire ce genre de chose à un autre être vivant.

Après environ cinq minutes de silence, il me dit avec une expression étrangement sérieuse sur son visage « ça va pas, mais je vais y aller, d'accord ? » Sa bouche, son nez et ses yeux minuscules brillaient dans le clair de lune.

Je n'étais pas rassuré à l'idée qu'il parte déjà. Je me sentais terriblement délaissé à l'idée d'être ainsi abandonné à mon propre sort. Je faillis le supplier de ne pas s'en aller.

« Bye-bye », dit-il avant de fermer les yeux en silence. Puis, sous mes yeux, il se changea en bosse. Il était devenu une bosse blanche sur le tronc du poirier. Je touchai la bosse pour voir, mais elle ne bougeait déjà plus. Alors que je la touchais en pensant avec effroi à ce qui venait de se passer, j'eus le sentiment que mon corps devenait encore plus léger et que j'allais me faire aspirer à l'intérieur de la bosse.

Je vais me faire avaler. Voilà ce que j'ai pensé. Je vais me faire emporter.

À ce moment-là, je frappai instinctivement la bosse. Je tentais d'en éloigner mon corps. J'eus l'impression d'entendre une voix m'inviter à la suivre, mais je refusai en criant. J'avais à peine crié que mon corps perdit toute sensation de poids et regagna la chambre à toute vitesse.

J'étais revenu dans le corps qui dormait paisiblement dans la chambre.

J'étais trempé de sueur.

Le lendemain, je rendis visite à M. Harada. J'y allai, non pas dans mes habits de travail habituels, mais vêtu comme pour aller en ville. M. Harada lâcha un « oh ! » de surprise et me proposa une tasse de thé.

Je le remerciai de m'avoir embauché, lui dit que j'avais l'intention de chercher un autre travail et bus mon thé.

« C'est qu'on est bientôt le 210^e jour* », dit M. Harada. Tout en fumant une cigarette, il leva les yeux au ciel.

« Je me disais aussi qu'on ne voyait plus les enfants passer leur temps à jouer. Peut-être qu'ils font leurs devoirs ? Peut-être qu'ils les font tous d'un coup à la fin, après les avoir laissés s'empiler durant toutes les vacances d'été ? »

Après avoir dit cela, il contempla intensément le ciel.

Sur le chemin du retour, je passai devant le verger, mais on ne pouvait déjà plus dire sur quels arbres les bosses blanches s'étaient formées.

Merci pour tout, murmurai-je entre mes dents, tout en tapotant de la main un des poiriers. J'eus l'impression de voir les trois traverser mon champ de vision en courant dans tous les sens et me retournai, mais il n'y avait rien. Une petite libellule voletait avec légèreté au ras du sol. Après une dernière caresse pour le poirier, je me mis en route.

* Il s'agit du 210^e jour à compter du début du printemps dans l'ancien calendrier lunaire, soit aux alentours du 1^{er} septembre. La date est traditionnellement associée aux typhons, mais elle correspond aussi à la fin des vacances d'été dans la plupart des régions du Japon.